17me Année. — N° 3259 — UN NUMERO : 15 Centimes — Vendredi 2 Mai 1873

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS :
ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois, 12 fr ; Six mois, 23 fr. ; Un an, 44 f.
LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. ; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES ; 20 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes »
— On traite à forfait. —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : A *ROUBAIX*, aux bureaux du journal, rue Nain, 4 ; A *Lille*, chez M. Beghin, libraire rue Grande-Chaussée ; A *Paris*, chez MM. Havas, Laffite-Bullier, 8, Cie place de la Bourse, 8 ; A *Bruxelles*, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 15, 7 38, 9 38, 11 11, s. — *Roubaix à Tourcoing-Mouscron*, 5 38, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 5 03, 6 03, 8 13, 10 22, 11 31. s.— *Lille à Roubaix*, 5 20, 6 50, 8 25 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 45, 5 45, 7 55, 10 05, 11 15 *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 5 10, 6 53, 8 03, 9 41, 11 28 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02 *Mouscron à Lille*, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 10, 9 10.

BOURSE DE PARIS

DU 30 AVRIL	
3 0/0	54 25
4 1/2	78 »»
Emprunt 1871	87 85
Emprunt 1872	89 15
DU 1er MAI	
3 0/0	54 10
4 1/2	77 50
Emprunt 1871	86 25ex-c.
Emprunt 1872	88 75

ROUBAIX, 1er MAI 1873

Chronique politique

La leçon sera perdue ! Il n'est guère plus possible de le dissimuler. Les craintes d'hier seront une réalité demain. Les conservateurs seront livrés aux bêtes ; la République conservatrice, belluaire peu expérimentée, veut croire quand même qu'elle ne sera pas dévorée. — Dieu nous garde de semer le découragement, nous disons la vérité pour que les gens d'ordre sachent et comprennent qu'ils peuvent être les maîtres, que leur devoir est de le devenir, quoi qu'il en doive coûter.

Il importe tout d'abord de faire la lumière sur les agissements du pouvoir. On doit savoir ce que veut M. Thiers, ne plus se contenter de vains mots et de vagues formules, mais exiger que les situations soient nettement définies, quand bien même on répéterait cent fois encore un mot devenu célèbre : « entre Versailles et la Commune, je ne penche pas, » c'est-à-dire, je tiens la balance égale, ou plutôt, je me tiens en bascule entre les conservateurs et les radicaux. — Non ! ce langage est moins que jamais acceptable ; il faut que M. Thiers soit enfin chair ou poisson. Alors, la majorité connaîtra la voie qui lui reste à suivre et se décidera virilement.

« Voyez, lui dit-on, voyez : sans doute, l'élection de Barodet est un accident déplorable ; mais, après tout, la défaite est bien plus apparente que réelle. Barodet déclare lui-même qu'il s'attachera à prouver, dans toutes les occasions, que l'esprit de concorde et d'union a trouvé « en lui un représentant de plus. »

Au fond, cette élection n'est donc point hostile au gouvernement. C'est l'opposition à Rémusat qui lui a donné ce caractère. Mais les choix faits dans les départements sont là pour démontrer que le gouvernement suit la bonne politique.

Ce discours est varié sur tous les tons. Si l'on avait eu Rémusat à Paris, les élections étaient parfaites, le gouvernement n'avait rien à désirer de mieux. Et voilà précisément ce que les conservateurs doivent bien remarquer, et ne pas oubliez. Tout concourt à prouver que le grand débolire de Paris n'est qu'une question d'amour propre froissé.

Un de nos amis nous écrit de Paris :

Je vous ai signalé hier les tendresses de l'administration pour les candidats républicains et radicaux. Hélas ! ce n'est que trop vrai. Dans la Marne, vous disais-je, M. Josseandot, un préfet à M. Jules Simon, tondait depuis longtemps la laine électorale en faveur de M. Picart. M. Picart (Alphonse) était agréable au gouvernement. — Dans la Nièvre, le préfet est, dit-on, conservateur. Pourquoi donc a-t-il recommandé M. Turigny assez chaudement pour que l'heureux élu se croie dans l'obligation d'envoyer ses remerciments publics à la préfecture ? — Dans la Corrèze, les sympathies de l'administration pour M. Louis Latrade ou *de* Latrade n'étaient pas un secret ; non plus qu'à Bordeaux les complaisances du préfet pour M. Dupouy.

» Parlerai-je de M. Lockroy à Marseille ? Mais nous nous rappelons combien, dans les sombres jours de la Commune, M. Lockroy avait de préférences pour cette aimable forme de gouvernement. Il s'était fait le grand entremetteur entre Paris et Versailles, si bien qu'il fut arrêté et puis relâché sur les ordres de M. le président de la République. — On verra quels candidats les préfets appuieront dans le Loir-et-Cher, dans la Haute-Vienne et dans la Charente-Inférieure. Là, je crois savoir que la candidature du citoyen Rigaud, médecin homéopathe, ancien Saint-Simonien, qui parcourt les villes de l'Ouest dans le grotesque costume des apôtres d'Enfantin, est particulièrement chère à M. Tenaille-Saligny. — Inutile d'ajouter que MM. Ranc et Guyot ne seront aucunement combattus à Lyon. »

Ainsi, deux ans à peine sont écoulés depuis ces abominables saturnales de la Commune, et dans la seconde ville de France, un homme, membre de ce criminel et hideux gouvernement et qui ne cessa d'en être membre que pour en devenir, comme il le disait, « le soldat, » cet homme, ayant depuis deux ans vécu dans l'impunité, sera choisi par le suffrage universel et viendra souffleter de sa présence l'honneur de l'Assemblé enationale !

Si l'heure n'est pas venue de prendre garde, quand viendra-t-elle ?

Nouvelles du jour

.·. Les journaux radicaux font grand bruit du scrutin de la rue du Sentier, qui a donné 647 voix à M. Barodet, et 458 à M. de Rémusat. Vous voyez bien, s'écrient-ils, que le commerce est pour nous. Cela indiquerait en somme beaucoup de légèreté et même de sottise de la part du commerce qui, à coup sûr, n'eût point porté ses épargnes à l'Emprunt si M. Barodet avait été chef du pouvoir exécutif ou simplement ministre des affaires étrangères.

Mais il faut se demander si, même dans la rue du Sentier, le nombre des commis, des garçons de magasin et des concierges ne l'emporte pas sur celui des commerçants. Cela modifierait beaucoup l'aspect des choses. De toute façon, au radicalisme du commerce, on peut sans inconvénient opposer la petite statistique du *Pays* :

« Dans notre précédent numéro, nous annoncions que sur l'élection du citoyen Barodet la petite Bourse avait fait sur les valeurs de l'Etat soixante-cinq centimes de baisse.

» Voici comment les choses se sont passées hier à la Bourse ; la Rente 3 0/0 a baissé de un franc dix centimes ; l'Emprunt, de un franc trente-sept centimes ; le Libéré de un franc trente centimes ; la Banque de Paris de trente-cinq francs ; les chemins de fer en moyenne de quatorze francs ; enfin, et pour finir, la Banque de France a baissé de QUATRE-VINGT-DOUZE FRANCS. »

.·. On continuait à parler de la retraite de M. de Rémusat. C'est une fausse nouvelle. M. de Rémusat n'a pas été atteint par le scrutin de dimanche. *Robur et æs triplex, circà pectus erat !* Le coup n'a pas porté ! Pourquoi, de fait, M. de Rémusat, ministre, aurait-il son portefeuille compromis par l'échec du candidat Rémusat ? M. Jules Simon bousculé par la commission des Trente, et par M. de Goulard, met son portefeuille sur ses oreilles et sur ses yeux ; il s'enveloppe la tête et déclare ne pavoir ni entendre. — On a beau, dit-on, lui crier : Entendez-vous ? Voyez-vous ? — Il reste sourd, il reste aveugle. Des méchants, dont nous ne sommes pas, prétendent que M. Thiers fait ce miracle.

.·. Au ministère du commerce on étudie un projet de diminution des droits d'entrée sur les soies de provenance de Chine. Le gouvernement s'est enfin aperçu que les droits mis sur ces soies nuisait à la fabrication française et ne profitaient qu'à l'industrie italienne.

.·. La *Patrie* assure que M. Casimir Périer, ainsi que les députés qui se sont groupés autour de lui, veut passer au centre droit.

.·. On prête à M. Thiers l'intention de de déposer, à la rentrée, un projet proposant la levée de l'état de siége dans 42 départements, aussitôt après l'évacuation du territoire.

.·. MM. Batbie, Baragnon, Denormandie et Labelonye ont dîné hier à la présidence.

.·. Le *Bien public* dément la nouvelle d'une évacuation anticipée du territoire.

.·. Nous apprenons que la démission de M. Cantonnet vient d'être officiellement acceptée par M. le Ministre de l'intérieur.

.·. D'après la *Petite Presse*, une dépêche parvenue au ministère de l'intérieur annonce que l'évacuation de Belfort commencera le 25 mai et sera terminée le 25 juillet. La même feuille croit devoir que M. Thiers à la commission de permanence, communiquera des nouvelles importantes sur la libération du territoire.

Le Testament de Napoléon III.

Le testament de l'Empereur vient d'être déposé à la *Cour des Probates* à Londres, et se trouve par cette formalité même livré à la publicité. Il paraîtra aujourd'hui dans le *Times*, à Londres. Nous devons à une obligeante communication d'en pouvoir donner le texte exact, précédé de quelques lignes dont le sollicitor de l'impératrice a cru devoir accompagner ce document.

Des indications inexactes ayant été publiées à plusieurs reprises dans les journaux français et étrangers concernant le testament de l'Empereur, nous croyons nécessaire, comme *sollicitor* de la succession, de déclarer que les renseignements donnés jusqu'à présent sont incomplets.

Des empêchements inévitables ont retardé jusqu'à ce jour la publication des dernières volontés de l'Empereur. Mais les « lettres *d'administration cum testamento annexo* » viennent d'être délivrées, et afin d'éviter la possibilité de fausses interprétations, nous sommes autorisés à vous transmettre une copie du testament.

L'actif est évalué au-dessous de 120,000 livres (3 millions) ; mais il faut observer que cette somme est sujette à des réclamations qui la réduiront à la moitié de ce chiffre.

Le sollicitor de S. M. l'Impératrice.

Ceci est mon testament.

Je recommande mon fils aux grands corps de l'Etat, au peuple et à l'armée. L'impératrice Eugénie a toutes les qualités nécessaires pour bien conduire la régence, et mon fils montre des dispositions et un jugement qui le rendront digne de ses hautes destinées. Qu'il n'oublie jamais la devise du chef de notre famille : « Tout pour le peuple français ». Qu'il se pénètre des écrits du prisonnier de Sainte-Hélène, qu'il étudie les actes et la Correspondance de l'Empereur ; enfin qu'il se souvienne, quand les circonstances le permettront, que la cause des peuples est la cause de la France.

Le pouvoir est un lourd fardeau, parce que l'on ne peut pas toujours faire le bien qu'on voudrait, et que vos contemporains vous rendent rarement justice ; aussi faut-il, pour accomplir sa mission, avoir en soi la foi et la conscience de son devoir. Il faut penser que, du haut des cieux, ceux que vous avez aimés vous regardent et vous protègent ; c'est l'âme de mon grand oncle qui m'a toujours inspiré et soutenu. Il en sera de même pour mon fils, car il sera toujours digne de son nom.

Je laisse à l'Impératrice tout mon domaine privé ; je désire qu'à la majorité de mon fils, elle habite l'Elysée et Biarritz.

J'espère que mon souvenir lui sera cher, et que, après ma mort, elle oubliera les chagrins que j'ai pu lui causer.

Quant à mon fils, qu'il garde, comme talisman, le cachet que je portais à ma montre, et qui vient de ma mère. Qu'il conserve avec soin tout ce qui me vint de l'Empereur mon oncle, et qu'il soit persuadé que mon cœur et mon âme restent avec lui.

Je ne parle pas de mes fidèles serviteurs ; je suis convaincu que l'Impératrice et mon fils ne les abandonneront jamais.

Je mourrai dans la religion catholique apostolique et romaine, que mon fils honorera toujours par sa piété.

(Signé) NAPOLÉON

Fait, écrit et signé de ma main, au palais des Tuileries, le 24 avril mil huit cent soixante-cinq.

(Signé) NAPOLÉON. (*Paris-Journal.*)

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du *Journal de Roubaix.*)

Paris, 30 avril.

Comment ! mais ce bon Barodet, pourquoi en avoir tant peur ? C'est le plus honnête et le plus modéré des citoyens. S'il avait voulu être élu à Lyon, il eut été repoussé comme suspect de modérantisme. Ce n'est pas le parti de la Commune qui a imaginé la candidature de M. Barodet ; elle a été imposée au parti de la Commune par l'extrême gauche, c'est-à-dire par la *République française* et par le *Siècle*. Voilà ce qui est débité, au nom de la Présidence, par les feuilles officieuses, et ce qui est impudemment répété aujourd'hui par le *Journal des Débats*. Tout le monde sait que la *République française* et le *Siècle* ont beaucoup hésité à adopter la candidature Barodet ; ils l'ont subie. Ces mensonges, destinés à tromper l'opinion publique, suffisent pour démontrer que M. Thiers prend son parti des élections radicales et veut s'arranger avec les citoyens Barodet et Gambetta.

Les élections du 27 avril n'auront donc pas plus servi que la Commune à éclairer M. Thiers sur les dangers de sa politique et il va continuer le même jeu qui l'a entraîné, en moins de deux ans, de la droite au centre droit, puis du centre gauche à la gauche ; il n'a plus qu'un pas à faire pour tomber en plein dans le gouffre radical.

Les députés conservateurs sont très préoccupés de la gravité de la situation et se concertent pour les mesures à prendre, soit dans l'Assemblée soit hors de l'Assemblée.

Je vous ai cité le Morbihan comme un modèle d'organisation pour résister aux envahissements de la démagogie. Il importe de bien se rendre compte des causes et des résultats du succès obtenu dans ce département. 48,423 voix pour M. du Bodan, c'est-à-dire pour la monarchie ; 32,997, voix pour M. Beauvais, c'est-à-dire pour la république Rémusat et la république Barodet réunies dans la personne de ce candidat amphibie et soutenues par toutes les influences gouvernementales.

Le parti conservateur, écrasé ailleurs a progressé dans le Morbihan. Sa majorité qui, à la précédente élection partielle, était de 9 à 10,000, s'est élevée le 27 avril de 50 0/0 à 14 et à 15,000. On ne peut trop faire ressortir les deux causes principales de ce succès dans un pays inondé de journaux anarchiques et prodigieusement travaillé par la démagogie de Lorient et de Nantes. Ces deux causes sont, d'une part, la parfaite netteté des candidatures ; dans le Morbihan on sait ce que l'on veut, on le dit franchement, jamais profession de foi n'a été plus fermement légitimiste que celle en présence de laquelle M. du Bodan a été élu par les délégués des cantons ; — d'autre part, le Morbihan s'est organisé, comme je vous l'ai déjà dit, sur les bases les plus libérales, tout en se montrant fidèle à sa tradition monarchique.

Le parti du roi a rendu aux véritables conservateurs l'immense service de leur donner, en s'effaçant lui-même avec une abnégation peu commune, une impulsion, des cadres, un centre d'action.

Voilà ce qui explique la marche ascensionnelle de ce département qui, dans trois élections successives, a pu approcher du chiffre obtenu par les députés dans l'élection générale du 8 février.

Comparez cette candidature dans le Morbihan à la candidature Rémusat. Dites-nous si cette dernière peut nous expliquer la politique de M. Thiers, politique dont un député du Morbihan a pu dire, sans être réfuté, que personne ne sait ni ce qu'elle est, où elle est, avec

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix*
DU 2 MAI 1873

— 87 —

LE TRIOMPHE

D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI.

Un court triomphe — (Suite)

« J'ai commis un faux, se disait-il ; si mon crime est découvert, on m'enverra aux Bermudes travailler parmi des escouades de forçats jusqu'à ma mort. Si mon crime est découvert ! Comment serais-je jamais à l'abri d'une découverte, puisque je suis à la merci des scélérats qui m'ont aidé. »

Eléanor se débarrassa de son manteau, mais elle refusa de s'asseoir dans le fauteuil que lui offrit miss Lavinia. Elle était séparée de son mari par la moitié de la largeur du salon et lui faisait face. La lueur de la lampe éclairait en plein sa figure. Ses grands yeux gris brillaient d'animation, ses cheveux flots taient autour de sa figure, et, quoiqu'ils fussent bruns à l'ombre, ils étincelaient à la lumière comme de l'or rouge pâle.

Dans tout l'éclat de sa beauté de femme, jamais, depuis le moment où Gilbert Monckton l'avait vue pour la première fois jusqu'à cette soirée, elle n'avait paru aussi belle qu'elle l'était maintenant. La certitude de son triomphe, l'idée qu'elle avait le pouvoir de venger la mort de son père, donnaient un charme surnaturel à sa physionomie. Ce n'était plus une femme ordinaire douée des attraits que peut posséder une simple mortelle, c'était une Némésis splendide toute rayonnante de beauté divine.

CHAPITRE XVII.

Perdu.

« Vous m'avez demandé pourquoi je suis venue ici ce soir, dit Eléanor en regardant son mari ; je vais vous le dire, Gilbert. Mais il faut auparavant que je vous raconte une longue histoire, l'histoire de presque toute ma vie. »

Sa voix sonore et musicale tira Lancelot Darrell de sa rêverie. Il leva les yeux sur Eléanor, et, pour la première fois, il se demanda comment et pourquoi elle était venue à Woodlands. On l'avait rencontrée dans le jardin ; pourquoi s'y trouvait-elle ? qu'y avait-elle fait ? Etait-il possible qu'elle l'eût espionné ? Non ! il n'y avait pas cela à craindre assurément. Quelle motif aurait-*elle* eu pour le soupçonner et le guetter ? *Cette* terreur était trop folle, trop absurde, pensa-t-il ; mais c'étaient des craintes folles et absurdes qui allaient dorénavant faire le tourment perpétuel de sa vie.

« Vous vous souvenez, Gilbert, continua Eléanor, que, lorsque je vous promis d'être votre femme, je vous révélai mon véritable nom et je vous priai de le cacher aux habitants de cette maison et à Lancelot Darrell.

— Oui, répondit M. Monckton, je m'en souviens. »

Même au milieu des tortures causées par la jalousie et les soupçons, et qui, ce soir, étaient arrivées à leur paroxysme et s'étaient complétement emparées de l'esprit de l'avoué, il existait encore un vague sentiment d'étonnement que faisaient naître les manières calmes d'Eléanor.

Et pourtant elle le trompait. Il le savait ; il s'attendait depuis longtemps à ce que cette seconde expérience de sa vie se terminât comme la première : par un échec honteux. Il avait été trompé une fois déjà ; il avait été berné, abusé, abandonné, et la traîtresse lui avait souri en face avec le sourire innocent d'une naïve enfant. Eléanor était peut-être plus habile en trahison que cette première traîtresse, mais c'était tout.

« Je ne me laisserai plus tromper par elle, se disait-il en regardant la belle figure qui lui faisait face ; *rien* de ce qu'elle pourra dire ne me rendra sa dupe.

— Faut-il vous dire pourquoi je vous demandai de me garder le secret, Gilbert ? continua Eléanor. Je vous adressai cette prière, parce que j'avais un motif pour revenir dans le voisinage de Woodlands, un motif plus puissant que mon amour pour vous — quoique je vous aimasse, Gilbert, beaucoup plus que je ne le pensais, si tant il est que j'eusse d'autre pensée que celle qui absorbait mon esprit. »

La lèvre supérieure de M. Monckton se plissa en signe de dédain. L'aimer, lui ! La ruse n'était pas bien imaginée. Qu'avait-il jamais été, sinon une dupe et un Raton pour une femme fausse ? N'avait-il pas été traité en niais, alors qu'il était jeune ; ne l'était-il pas encore maintenant, que l'âge mûr était arrivé ? Il sourit de pitié en songeant à sa propre folie.

« Lancelot Darrell ! s'écria tout à coup Eléanor d'une voix altérée, faut-il *vous* dire pourquoi je tenais à revenir dans ce voisinage ? Faut-il vous dire pourquoi je ne voulais pas que le secret de mon nom fût connu de vous et de vos parents ?... »

Le jeune homme releva la tête et regarda Eléanor.

L'étonnement et la terreur se peignaient sur sa figure. Il se demandait pourquoi la femme de Gilbert Monckton lui adressait la parole avec tant de sérieux. Il avait peur sans savoir de quoi.

« Je ne sais ce que vous voulez dire, mistress Monckton, balbutia-t-il. Qu'y a-t-il de commun entre votre faux nom, — ou votre retour ici et moi ?

— Tout ! s'écria Eléanor ; c'est à cause de vous que je suis revenue.

— C'était mon idée, murmura l'avoué à voix basse.

— Ce fut pour être près de vous que je revins, répéta Eléanor, ce fut pour être près de vous, Lancelot Darrell, que je mis tant d'empressement à venir ; j'étais si pressée, que j'eusse inventé n'importe quel stratagème, affrant n'importe quel péril pour être plus tôt de retour. Ce fut pour cela que j'accomplis l'acte le plus solennel de la vie d'une femme sans songer à sa solennité. Ce fut pour vous tromper que je cachai mon nom, et si je vins ici, ce fut pour vous dénoncer comme le misérable qui a triché un pauvre vieillard sans défense, qui lui a volé au jeu un argent qui n'était pas à lui, et qui l'a poussé ainsi à un suicide honteux et coupable. J'ai longtemps attendu, j'ai longtemps soupiré après ce moment. Il est enfin venu, Dieu merci ; il est enfin venu ! »

Lancelot Darrell se leva tout à coup. Sa figure pâle était toujours tournée vers Eléanor et ses yeux fixes exprimaient l'horreur.

Peut-être songea-t-il tout d'abord, à s'élancer hors de la chambre, et à fuir cette femme qui lui avait rappelé le crime du passé au moment où le crime du présent le rendait presque fou. Mais il s'arrêta fasciné par quelque pouvoir irrésistible dans la belle figure qui se dressait devant lui. Eléanor était entre le lâche et la porte. Il ne pouvait sortir sans passer près d'elle.

« Vous savez maintenant qui je suis,